Mon Journal

Traduit par Lydia Waleryszak

Tous droits réservés

Informations sur le document

Titre **Mon Journal**

Publication IBL, Pologne, 2017.

Traduction Lydia Waleryszak

Contexte À l'occasion du 3ème Congrès international des Droits de l'enfant, qui eut lieu en septembre 2017 en Pologne, l'Université de Pédagogie spécialisée de Varsovie, en présence de Marek Michalak, défenseur des droits de l'enfant en Pologne, décerna à Marta Santos Pais le titre honorifique de docteur honoris causa. Dans son discours de remerciements, la représentante spéciale du secrétaire général des Nations Unies contre les violences faites aux enfants déclara que, depuis la ratification de la Convention internationale des Droits de l'enfant, le regard porté sur l'enfant avait changé. L'enfant n'est plus un sujet nécessitant des droits, mais il est devenu un citoyen, qui peut participer à la création du monde de demain. Le changement est en marche, mais – rappela-t-elle - les progrès demeurent lents et inégaux d'un pays à l'autre. Comment, en effet, espérer entendre partout la voix des enfants-citoyens, quand on sait que, malgré les lois censées les protéger, la violence envers les plus jeunes demeure et que, comme l'a souligné Marta Santos Pais, les statistiques déjà terribles (toutes les cinq minutes, dans le monde, un enfant meurt des suites de violences) ne reflètent que partiellement la tragique réalité de certains pays, où, sans même parler des guerres, ce sujet est tabou, reste confiné dans la sphère privée des familles ?

Dans le 13ème volume des « Œuvres complètes » de Janusz Korczak, fraîchement publié aux éditions polonaises IBL, un petit texte daté de 1923 illustre les rouages historique, sociétal et culturel de la violence. Il faut du temps pour changer les mentalités : la route est encore longue, malheureusement, mais, nous l'espérons comme Korczak, elle n'est pas sans issue…

Contact Association suisse des Amis du Dr Janusz Korczak / www.korczak.ch

Tous droits réservés

Mon Journal

… Mon cher fils, nous voilà seuls. Ta mère est partie rendre visite à son frère à l'hôpital, ta grand-mère a emmené les petits à l'église. C'est dimanche, il y a du soleil. Et nous, nous sommes là, dans notre appartement, tristes tous les deux, alors que nous devions partir en promenade.

Que s'est-il passé ? Bah ! Pas grand-chose : mon gamin a couru dans la cour de l'école, il est tombé ou s'est accroché quelque part et il a déchiré son nouveau manteau. Il a tenté de camoufler la déchirure, et sa mère l'a remarqué, ce matin même. Alors, je lui ai flanqué une raclée.

- Alors comme ça tu nous mens ? Je t'avais dit de faire attention ! Bon à rien ! Tu crois que l'argent, ça tombe du ciel ?
- Oh, Papa ! Je le referai plus ! Je te promets ! Je te le jure ! Ah ! Ça fait mal !

Il est assis dans un coin et il pleure ou alors il fait semblant de pleurer. Il croit qu'il a mérité sa punition, qu'il devrait regretter son acte. Il pleure, il regrette, mais au fond de lui, il éprouve un sentiment d'injustice. Oh ! Je ne le sais que trop bien, je me rappelle ma propre enfance !

Mon fils, ça ne devrait pas se passer comme ça, ça doit et ça va changer. Mais comment ? Je l'ignore.

Comment t'expliquer ? Comment te dire les choses pour que tu les comprennes ?

Si je t'ai frappé, ce n'est pas à cause de ton manteau déchiré. C'était un accident, je le sais bien. Ça aurait pu m'arriver. Bien sûr, il y a plus de risques que ça t'arrive à toi : tu as moins d'expérience que moi et puis, tu bouges beaucoup plus. Au moins, tu as cette chance de pouvoir courir un peu.

Tu as recousu tant bien que mal ton manteau, en secret. Il est moins beau. Alors pourquoi ajouter à la peine de porter un manteau abîmé celle d'être battu ? Je ne t'en veux pas. Je te comprends. Moi aussi, j'ai été un petit garçon.

Tous droits réservés

Si je t'ai frappé, ce n'est pas pour ça, mon fils. D'ailleurs, ce n'est pas toi que j'ai frappé. Ni moi qui ai levé la main sur toi. C'est le mauvais sort qui t'a frappé, mon fils. Ce n'est pas toi que j'ai frappé, mais ma triste vie, mes soucis, mon labeur, ce n'est pas toi que j'ai frappé, mais l'injustice, qui m'écrase, les regrets qui me hantent et me harcèlent. Le frère de ma pauvre femme est à l'hôpital, ma mère n'a pas de fichu assez chaud pour l'hiver, le charbon coûte cher et j'ai même dépensé l'argent de la famille durement gagné pour noyer ces problèmes dans un verre de vodka. C'est moi que j'ai frappé, mon maître-artisan, ma pauvreté, tout ce que nous n'avons pas, mais que nous devrions avoir, le désordre et l'anarchie. Ce n'est pas toi que j'ai frappé, mais mon propre cœur rempli de tristesse, et certainement pas à cause d'un pauvre manteau, mais à cause de cette foutue tristesse !

Et maintenant ? Je vais te demander pardon ? Si je le faisais, tu pourrais penser que tu as le droit de déchirer, de briser, de casser. Après tout, tu en as peut-être le droit ? Avant de devenir artisan, l'apprenti gâche son matériau, il abîme ses outils, car il ne sait pas faire, il expérimente. Et toi, mon enfant, tu apprends à vivre. Ah ! La vie ! Un mot bien grave, un art bien difficile.

Il m'a regardé du coin de l'œil : qu'est-ce qu'il écrit, papa ? Oui, papa écrit, quand tu seras grand, tu pourras lire ; tu te rappelleras, tu m'en voudras peut-être moins ? Mais quand ton propre fils fera une bêtise, réagis autrement, parle-lui, explique-lui. Quand mon père me battait, il sentait qu'il en avait le droit et le devoir. Moi, je reconnais, que je te fais du tort. Toi, ne frappe plus.

Il m'a jeté un autre regard, cette fois, il n'a pas baissé la tête, il n'a pas caché ses yeux, je crois même qu'il a souri. Il a deviné, non, il a senti que je regrettais, je serais prêt à le parier, il sait ce que je suis en train d'écrire.

- Allez, mon garçon, habille-toi. Tu as reçu une correction, eh bien, parce que tu la méritais. Mais il n'y a pas de quoi se fâcher.

Il accourt… Il m'a pardonné… Brave garçon…

Tous droits réservés